

NOUVEAUX DEBRIS

Je rangeai le téléphone et revins sur mes pas dans le couloir, repassai devant l'endroit où nous étions assis avec Li Qi quelques instants plus tôt. Il n'y avait plus personne dans le vestibule abandonné, quelques canettes de bière renversées par terre, vides, et une petite flaque de bière jaunâtre sur le sol, encore humide et mollement pétillante, à l'effervescence lasse, moribonde, épuisée, témoignage de notre présence passée. La porte du cabinet de toilette était restée ouverte, et continuait de battre, mollement, au gré des soubresauts du train.

Je poursuivis mon chemin, traversai plusieurs voitures dans le noir, je passais de wagon en wagon sans réfléchir, je ne cherchais même pas à rejoindre ma couchette. J'avais chaud, je voulais prendre l'air, je voulais marcher dans la nuit.

Nous avons quitté la chambre et retransitions le couloir de l'étage en sens inverse, nous empêtrant de nouveau les pieds dans des bâches mal fixées sur le sol, qui ondulaient et crissaient sous nos pas. Zhang Xiangzhi passa la lourde porte coupe-feu et s'engagea dans les escaliers de service en allumant son briquet pour nous guider. Une odeur de moisi régnait dans les profondeurs humides et ténébreuses de la cage d'escalier, de béton mouillé, de renfermé et de gravats. Je descendais prudemment les marches dans le sillage de Zhang Xiangzhi, et Li Qi nous suivait à distance, quand soudain elle s'arrêta au milieu des marches. Elle dit quelque chose en chinois, du genre qu'il ne fallait pas l'attendre, et Zhang Xiangzhi poursuivit sa route. Je me retournai et hésitai, regardai Li Qi immobile au-dessus de moi, et je me sentis un instant écartelé entre le réflexe naturel de continuer de descendre à la suite de Zhang Xiangzhi et le désir d'attendre Li Qi. Je m'arrêtai, et remontai quelques marches. Elle m'attendait, immobile dans le noir, sa silhouette dressée au milieu des marches, son sac à mains en bandoulière et la main droite ouverte, qu'elle me tendait en silence. Rien, pas un mot, la main offerte. Zhang Xiangzhi continuait de descendre, on entendait ses pas résonner et les derniers reflets tremblants de la flamme de son briquet se raréfiaient et s'amenuisaient dans l'obscurité qui devenait de plus en plus dense dans la cage d'escalier, puis une violente vague de clarté grisâtre inonda nos visages — arrivé en bas, Zhang Xiangzhi avait du ouvrir la porte du rez-de-chaussée — qui se résolut aussitôt, dans un bruit de lourde porte métallique qui claque. Nous nous retrouvâmes face à face dans le noir, les visages à quelques centimètres l'un de l'autre, et elle ne faisait toujours pas le moindre mouvement, immobile dans la cage d'escalier, la main droite tendue vers moi pour que je m'en empare. C'était comme une soudaine protestation muette de son existence. Peu à peu, mes yeux, autant que les siens, commencèrent à se faire à l'obscurité, et je découvris son visage dans la pénombre, qui paraissait si serein. J'approchai mon visage de sa bouche et effleurai ses lèvres dans le noir.

Ainsi Li Qi s'était-elle rebellée — une rébellion tout en silence et en douceur —, pour me réaffirmer avec force — la force d'un baiser — sa présence et son existence. Mais, à peine avons-nous retrouvé Zhang Xiangzhi dans le hall, qu'elle redevint aussitôt discrète et effacée. Elle lui expliqua quelque chose en chinois (un prétexte, quelque invention futile, qui parut la faire rire, pour justifier notre arrêt dans les escaliers), et garda ses distances tandis que nous transitions le hall en travaux, ne tenant manifestement pas à ce qu'il pût soupçonner quoi que ce soit entre nous.

Quand il raccrocha, je lui dis que je devais rentrer à Paris. Il paraissait ne pas comprendre. Il me regardait, immobile à la fenêtre, le téléphone à la main, les sourcils froncés. *Marie's father is dead*, dis-je. *Dead*, répéta-t-il à voix basse, dans une sorte de pudeur, en rangeant avec égard son téléphone portable dans la poche de sa chemisette. Il reboutonna pensivement sa chemise, dans un geste de décence inconscient envers le disparu, et alla s'asseoir sur un des lits jumeaux, comme abattu,

demeura ainsi un long moment immobile dans la pièce, les mains jointes, les doigts croisés, regardant fixement ses chaussettes sur le dossier de la chaise, qui continuaient de dégoutter leur maigre jus noirâtre sur la moquette avec une régularité de machine à café. Il ne pouvait le croire. *Dead ?* répéta-t-il en relevant la tête vers moi. Je hochai la tête pour confirmation. *How old ?* finit-il par dire au bout d'un moment. *Fifty nine*, dis-je. Il hochait longuement la tête. *Fifty nine*, dit-il. *Fifty nine*, dis-je. *Very young*, dit-il. Oui. *Very young*. Il se releva, sans un mot, toujours pieds nus, et vint me présenter ses condoléances. *Tell Marie I am very sad*, dit-il, *very sad*, et il me serra dans ses bras pour me donner l'accolade entre les lits jumeaux, je sentais des vapeurs de transpiration sèche qui émanaient de sa chemise. *I will tell her*, dis-je. *I never fuck her*, me dit-il. *Forget*, dis-je, *you never forget her*. *Never*, dit-il dans un élan de sincérité, en exerçant une ardente pression de la main sur mon épaule. Nous étions ainsi enlacés dans la chambre entre les lits jumeaux

La chambre était tellement étroite qu'il avait du mal à me croiser quand il passait à ma hauteur, obligé de se tourner de profil, ce qu'il faisait avec beaucoup de naturel et sans interrompre sa conversation, pour aller de la fenêtre à la porte, avant de revenir sur ses pas et rejoindre la fenêtre La fenêtre était grand ouverte, et j'allai le rejoindre, me mis à regarder dehors

Il faisait étouffant dans le taxi, j'avais chaud, je me sentais de plus en plus nauséux, j'avais ouvert la vitre en grand et je voyais les rues défilier sous mes yeux,

nous dépassions des voitures et frôlions des motos, une marée de deux-roues aux remorques de fortune qui charriaient tout et n'importe quoi, des amas de choux et des épis de maïs, des piments rouges séchés, un stock de vieux ordinateurs, des poulets vivants entassés dans des cages qui filaient en caquetant dans la circulation et laissaient quelques brins de paille s'envoler dans leur sillage.

, Li Qi m'adressa un fugitif regard, ils ne firent que quelques pas dans le couloir et s'arrêtèrent à la hauteur d'une porte vis à vis de la mienne à quelques mètres de là. Zhang Xiangzhi introduisit la clé dans la serrure et je les vis entrer tous les deux dans la chambre — et c'est seulement alors, pour la première fois, que me vint à l'esprit qu'ils avaient pu être amants.

What sort of problem ? dis-je au bout d'un moment. Don't worry, me dit-il, et il me tapa amicalement sur les cuisses.

Zhang Xiangzhi était toujours au téléphone (il écoutait son interlocuteur avec un sourire entendu et regardait au loin en se massant complaisamment le ventre à la fenêtre). Quand il raccrocha, il reboutonna pensivement sa chemise et vint s'asseoir en face de moi sur l'autre lit, demeura ainsi un long moment immobile dans la pièce, les mains jointes, les doigts croisés, regardant fixement ses chaussettes sur le dossier de la chaise, qui continuaient de dégoutter leur maigre jus noirâtre sur la moquette avec une régularité de machine à café. Il paraissait soucieux. *Problem*, me dit-il, *big problem*. Il hochait douloureusement la tête, et je ne disais rien. Nous étions assis ainsi face à face sur les lits jumeaux,

— un long échange de regard, et comme une communion fugace, un fugitif baiser des yeux —

Partout, en Chine, la nuit, sur les visages et les épaules, tombent des nappes de lumière verte, parfois douce et enveloppante, parfois violente et crue (et il suffit alors

d'une touche de violet, sur une paupière ou un bijou, sur la manche d'un vêtement, pour donner aux tableaux vivants qu'on a sous les yeux des allures de toiles de Van Dongen)

(depuis cette nuit, je me sentais exposé en permanence à de minuscules séismes émotionnels)

auxquelles étaient venus se mêler les reflets bleus laiteux du gyrophare d'une voiture de police,

Je ne sais si c'était délibérément qu'elle m'avait demandé de la suivre pour être seule un instant avec moi, et je lui emboîtai le pas dans le tourbillon de lumières de discothèque de la salle de bowling jusqu'à

III

, il n'y avait pas de nuages dans le ciel, pas de terre en vue, pas d'autres bateaux, et les immenses étendues du ciel et de la mer se répondaient à l'horizon, immobiles l'un et l'autre, bleu sur bleu, le ciel plus clair, sans brume de chaleur, sans bruine, comme privé même de l'atmosphère terrestre, à nu, limpide, lavé par l'air et le vent, et la mer plus dense, plus lourde, d'un bleu plus profond, presque métallique, qui étincillait sous le soleil.

La Rivercina, la propriété de son père, se trouvait dans une zone sauvage et isolée au nord-est de l'île, près des plages de Nisporto et de Nisportino (entre Rio Marina et Cavo), la maison était entourée d'arbres, de chênes et d'oliviers, quelques orangers, des citronniers, du maquis, et un vaste enclos pour les chevaux. Cela faisait près de cinq ans que nous y passions les vacances, deux ou trois semaines, fin août, début septembre, sans compter les longs séjours que j'y avais effectués seul, quand son père me laissait la maison si j'avais besoin de m'isoler pour travailler. Cela faisait plus de dix ans que son père vivait là maintenant toute l'année, même s'il avait toujours eu la propriété (il l'avait achetée à la fin des années soixante), mais il ne s'y était vraiment installé qu'après son divorce, pour y vivre seul, avec quelques chevaux, le jardin, un peu de pêche sous-marine, une immense bibliothèque. Il avait été essayiste, antiquaire à ses heures, mais il avait fini par tout abandonner, il avait gardé un appartement à Paris, mais ne s'y rendait que de plus en plus rarement, il devenait de plus en plus solitaire et sauvage (c'était plutôt l'été, maintenant, qu'il quittait l'île d'Elbe pour échapper aux touristes). Il vivait là retiré, gardant un lien de plus en plus ténu avec le monde, il avait aménagé une vieille maison de pierre indépendante pour Marie dans la propriété, une ancienne maison de jardinier. Marie était sa seule fille, son unique enfant, et je pensais que c'est là qu'elle devait être en ce moment, Marie, dans cette vieille maison de pierre qu'il avait restaurée pour elle, ou au rez-de-chaussée de la grande maison, seule dans cette grande maison vide avec son père mort au premier étage, et elle dans la bibliothèque silencieuse, assise dans un fauteuil à accoudoir et regardant les livres fixement, ou dans le jardin, penchée sur les pots de plantes aromatiques qu'il avait semés, agenouillée devant les plants de tomates qui montaient contre les murets de mauvaises pierres et rattachant pensivement un petit bout de ficelle élimée qu'avait dû utiliser son père pour fixer la tige duvetueuse à son tuteur, et j'eus alors une brusque bouffée de tendresse à son égard, non pas simplement de compassion, mais simplement d'amour.

t. Voilà, j'étais arrivé à l'île d'Elbe, j'étais debout sur le pont du navire, ma pauvre chemise blanche défaits et mon sac à dos sur l'épaule, et je portais aux pieds de vieilles chaussures de bowling en cuir beige.

, tels des repères indélébiles dans l'immobilité en mouvement de nos vies

Marie était en face de moi, elle venait d'entrer dans le café par la porte de la terrasse, et elle s'avancait vers moi dans le clair-obscur en chemise blanche et pantalon beige, dans un halo de contre-jour, une étincillante lumière blanche brillant derrière elle sur les façades brûlées de soleil de la rue. Elle souriait légèrement, une ombre de malice courait dans ses yeux, elle me toucha l'épaule et m'embrassa doucement, m'effleura les lèvres, me prit le téléphone des mains (*permesso*) et raccrocha doucement. Elle était debout en face de moi — impressionnante de calme et de beauté —, on entendait les derniers et mourants tintements du glas au loin. Elle me prit les deux mains et les serra très fort, à me faire mal, en me regardant intensément, avec douceur, avec détresse, et une bouffée de douleur déforma son visage, elle eut une sorte de haut-de-coeur de chagrin qui lui souleva la poitrine — très brève, comme une gorgée de vomi qui lui remontait à la gorge — mais elle contracta aussitôt la bouche dans une grimace, et prit le dessus et, avec beaucoup de froideur et de distance, elle s'éloigna, dit que la messe commençait. Rejoins-moi, dit-elle, et elle ressortit.

Je restai une minute au bar sans bouger. La dame me regardait avec intensité derrière le comptoir, silencieuse. Au bout d'un moment, je ne sais pas pourquoi, je lui dis que c'était ma femme, et elle hocha doucement la tête. Je repassai dans la chambre, mais je n'avais rien à y faire, je me lavai rapidement les mains, c'est tout ce que je pouvais faire pour le père de Marie, j'arrangeai au mieux ma chemise devant la glace, la rentraï dans le pantalon, mais c'était pire, je la laissai dehors, la plaquant, la repassant lentement du plat des mains. Je ressortis de l'hôtel, je descendis la Salita Cosimo dei Medici. L'église était en effet à moins vingt mètres de l'auberge, et je me demandais comment j'avais pu ne pas la voir en arrivant, sans doute parce que j'étais arrivé par le haut de la place — mais je notais que, même maintenant, l'église restait très sobre, il n'y avait aucune ostentation d'enterrement, crêpes ou voiles noirs à l'entrée — pas même de fleurs en vue, à part les grands pots blancs évasés de géraniums et de lauriers qui devaient être en permanence sur le parvis. Il n'y avait plus personne devant l'église, et la place de la République était déserte à l'ombre de ses arbres dans l'épais silence du dimanche matin, seule la présence d'un corbillard garé un peu plus loin sur le parking, pas même devant l'église, parmi les voitures et les camping-car — un long et élégant corbillard gris métallisé aux vitres teintées — pouvait laisser témoigner de la tenue d'obsèques dans l'église

En vérité, il semblait bien qu'il n'y avait que Marie dans l'église, qui emplissait tout l'espace et le saturait de sa présence exacerbée, avec son regard noir, buté — Marie et le cercueil, chacun dans son excès, Marie, en tenue d'équitation, dans la démesure et l'outrance, et le cercueil, en bois, dans le dépouillement et la sobriété.

le prêtre — un ange pasolinien, à lunettes, un peu gras —

Il était en chêne massif, moulures et cordons pyrogravés, avec deux poignées latérales en argent travaillé.

Marie avait raccroché, et on entendait encore les derniers et mourants tintements du glas au loin qui tremblaient dans l'air.

Variante barbu

Puis, près d'une heure s'écoula, où nous restâmes chacun sur nos positions, sans parler, elle dans la chambre, et moi sur la terrasse, à ne rien faire, ni l'un ni l'autre, j'avais mis mes pieds au soleil et je les regardais (une horloge solaire, en quelque sorte), et, au bout d'un moment, je vis les volets s'ouvrir derrière moi et Marie apparaître, calmée, métamorphosée, pieds nus et la chemise ouverte, le pantalon de cheval remonté sur sa taille, qui venait fumer une cigarette dehors avec moi. Je relevai la tête et elle me sourit. Elle s'assit par terre en bordure du potager, elle fumait en silence, elle se retourna pour jeter un coup d'oeil attentif sur le potager, les tomates, les aubergines, le basilic en pleine terre, et elle commença à me parler, me raconta qu'elle s'était fait draguée par un type à Roissy, un barbu, très gentil (pas comme toi, me dit-elle, et elle appuya tendrement un doigt sur mon genou pour faire mine de me repousser en arrière), qui, quand il apprit que son père était mort, avait essayé de la reconforter en lui prenant maladroitement la main dans la salle d'attente de l'aéroport et lui disant des choses générales sur le caractère éphémère de la destinée humaine (qui la faisaient beaucoup rire, intérieurement, malgré sa tristesse — elle souriait maintenant pour me raconter ça) — et puis le type, le barbu, avec ses mines cauteleuses, l'avait laissée seule un instant pour aller lui acheter des gouttes dans une pharmacie de l'aéroport, il lui avait acheté des gouttes à l'aéroport — des gouttes ! elle souriait franchement, des gouttes pour le deuil ! —, et elle avait eu beaucoup de mal à garder son sérieux pendant que le type, assis à côté d'elle dans la salle d'attente de Roissy, avait débouché le flacon et lui avait demandé d'ouvrir la bouche et lui avait déposé trois gouttes sur la langue, puis avait refermé le flacon soigneusement et le lui avait confié en lui recommandant de bien prendre régulièrement ses gouttes (et tu les as encore, dis-je, j'en prendrais bien quelques unes, moi maintenant), et que Marie, dans la salle d'attente, incapable de garder son sérieux, avait fini par éclater de rire à la barbe du type, le barbu, en s'excusant, le flacon à la main, et se levant soudain pour lui échapper et quitter la salle d'attente en s'excusant et en riant aux larmes : excusez-moi, je ne sais pas ce que j'ai, c'est idiot, je suis désolée (et qu'est-ce qu'il y avait dans ces gouttes, dis-je ?).

J'étais monté vers la citadelle, je gravissais d'étroites ruelles tortueuses, j'apercevais des fleurs dans des jardins qui donnaient sur la mer, des lauriers-roses, des roses trémières, des bougainvilliers, un figuier de barbarie et ses raquettes aux fins aiguillons tendus niché dans l'angle d'une muraille, les rues dallées montaient par paliers vers la forteresse, désertes, silencieuses, avec parfois, au détour d'une venelle, un rempart qui donnait en à-pic sur la mer ensoleillée.

Je refermai le journal, et, désignant l'écran du téléviseur au barman, je lui demandai de quel grand prix il s'agissait. Bah, dit-il, avec une moue éloquente, qui pouvait à la fois signifier qu'il n'avait pas compris la question ou qu'il ne savait pas (ou les deux). Je n'insistai pas. Je regardai quelques instants la voiture qui continuait de tourner sur le circuit. Schumacher ? dis-je. Schumacher, *si*, dit-il en confirmant de la tête.

Marie, Marie que j'avais abandonnée, que j'avais laissée sans nouvelles tout l'après-midi (Marie qui devait m'en vouloir et me le ferait payer au centuple), Marie, qui, après le cimetière, m'avait rejoint à l'hôtel et ne m'avait pas trouvé. Marie, que j'aimais et à qui je n'étais d'aucun secours.